



## Il n'y a pas que Molière dans la vie du spectacle

Molière est à l'honneur avec deux pièces : « Les Fourberies de Scapin », dans une mise en scène de Denis Podalydès, et « Tartuffe », où Michel Fau est à la baguette. Dans un autre registre, on ne ratera pas « Le bruit des arbres qui tombent », spectacle inclassable signé Nathalie Béasse.

Dans Molière comme dans le cochon, tout est bon, y compris les morceaux les moins recherchés. A preuve *Les fourberies de Scapin*, mises en scène par Denis Podalydès à la Comédie Française, dans la maison du maître. Cette comédie de fin de vie, écrite deux ans avant la mort sur scène de Jean-Baptiste Poquelin, est souvent considérée comme une œuvre sinon secondaire (rien ne l'est chez Molière) mais seconde. Ici, elle brille de mille feux, par la magie d'une troupe qui honore un lieu au nom aussi prestigieux, emmenée par un trio d'une rare efficacité composé de Denis Podalydès, Eric Ruf (scénographie) et Christian Lacroix (costume).

La pièce s'ouvre sur un décor de planches qui rappelle les cales de navire où s'entremêlent escaliers, mâts, voiles. On est dans le port de Naples. Dans ce lieu interlope, règne le dénommé Scapin (Benjamin Lavernhe), valet d'un jeune homme de bonne famille, comme on dit, un personnage trouble, un repris de justice qui va se transformer en redresseur de torts, à l'instar de nombreuses autres pièces de Molière.

En l'espèce, Octave (Julien Frison) et son ami Léandre (Gaël Kamilindi), deux jeunes hommes un rien allumés, ont profité de l'absence de leurs pères, Argante (Gilles David) et Géronte (Didier Sandre), pour convoler en juste amour avec deux jeunes femmes. Octave a épousé Hyacinthe (Claire de la Rue du Can), une pauvre née de parents inconnus, tandis que Léandre s'est épris de Zerbinette (Adeline d'Hermy). Seulement voilà, les pères reviennent, mentalement affublés de leur droit à mener la vie de leur progéniture à leur guise, bien décidés à ne pas s'en laisser compter.

C'est alors que surgit Scapin, redresseur de torts, défenseur des causes les plus délicates et qui va se jouer des pères abusifs comme un Robin des Bois des cœurs. Scapin va inventer des stratagèmes diaboliques pour leur retirer d'importantes sommes permettant de sauver le duo de jeunots de la situation compromettante où ils se retrouvent. Les pères sont ainsi manipulés comme des enfants, notamment Géronte (impayable Didier Sandre), soumis à une bastonnade en bonne et due forme. Ce sont autant de sommets comiques qui dérideraient un convoi funéraire. Les gags succèdent aux retournements de situation dans une ambiance digne des comédies à l'italienne. Molière peut être fier de ses enfants, et notamment de Benjamin Lavernhe, Scapin explosif.

Quand on annonce *Tartuffe* avec Michel Fau dans le rôle titre et Michel Bouquet dans celui d'Orgon, le mari dupé, on part la fleur au fusil et le sourire en coin, confiance oblige. Le premier a été l'élève du second, que l'on ne présente plus. Mais si Michel Fau, qui signe également la mise en scène, est au mieux de sa forme, on ne saurait en dire autant de Michel Bouquet, immense acteur qui n'est plus que l'ombre de lui-même. On a presque de la peine à l'écrire, tant il a marqué le monde du spectacle de son empreinte magistrale.

Du coup, la pièce ne fonctionne qu'à moitié, d'autant que le reste de la distribution laisse sceptique. Michel Fau (costumé par Christian Lacroix, l'hyper star du costume) irradie la pièce de sa présence maléfique, surnois et manœuvrier, hypocrite et ambitieux, faux dévot et vrai diable, dans un décor d'un kitsch décomplexé. Il trouve en Nicole Calfan, l'épouser d'Orgon, une Elvire à sa hauteur et en Christine Murillo une Dorine servante mais les pieds sur terre. Mais il lui manque l'alter ego indispensable, cet Orgon trompé que Michel Bouquet peine tant à faire vivre.



[Visualiser l'article](#)

Certaines scènes sont sauvées, notamment celle où Dorine donne à Orgon des nouvelles de la santé de sa femme malade alors que ce dernier ne s'intéresse qu'à Tartuffe, « le pauvre homme ». Mais ce n'est qu'un moment de répit dans une pièce où Michel Bouquet est incapable de renvoyer la balle à un Tartuffe incandescent.

Il n'y a pas que Molière dans la vie théâtrale parisienne. Il y a aussi Nathalie Béasse, qui signe la conception, la scénographie et la mise en scène d'un spectacle intitulé *Le bruit des arbres qui tombe*. On est dans quelque chose d'inclassable, dans une performance aussi imaginative que troublante, menée de main de maître par quatre acteurs (Estelle Delcambre, Karim Fatihi, Eric Gerken, Clément Goupille) qui portent ce spectacle comme on offre un présent.

On commence avec l'animation à quatre d'une immense toile grise installée sur le plateau, et dont les impétrants tirent les ficelles. Cela ressemble aux cerfs volants que l'on voit sur la plage de Deauville, sauf que la toile, par son volume et son mouvement, peut évoquer aussi bien la voile d'un bateau battu par les vents que les aléas de la vie battue par les circonstances. La bande des quatre va ensuite enchaîner les figures, les contorsions, les quiproquos, les déclamations (rares), inventant ainsi un langage corporel plus parlant que bien des discours. Nathalie Béasse offre un grand moment de poésie scénique sans parole, parfois drôle, parfois déconcertant, mais toujours émouvant.

\* *Les Fourberies de Scapin* , comédie de Molière. Mise en scène, Denis Podalydès. Comédie Française (01 44 58 15 15) jusqu'au 11 février.

\* *Tartuffe* , de Molière. Mise en scène, Michel Fau. Théâtre de la Porte St Martin (01 42 08 00 32) jusqu'au 31 décembre.

\* *Le bruit des arbres qui tombent* . Conception, scénographie, mise en scène, Nathalie Béasse. Théâtre de la Bastille (01 43 57 42 14) jusqu'au 14 octobre.